

SOUVENIRS

D'UN

FANTOME

CHRONIQUES D'UN CIMETIÈRE;

Par le baron Lamoignon-Langon.

Songes, devins, sorciers, fantômes inquiéteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques acteurs.

LEUVIS: ROMAN DU NOIR.

I.

PARIS.

PUBLIÉ PAR CHARLES LE CLERE,

RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

1838

Souvenirs d'un fantôme Chroniques d'un cimetière

Étienne-Léon de Lamothe-Langon



C. Le Clère, Paris, 1838

Exporté de Wikisource le 31/10/2016

S O U V E N I R S

D'UN

F A N T Ô M E

CHRONIQUES D'UN
CIMETIÈRE

Par le baron Lamothe-Langon.

Songes, devins sorciers fantômes
imposteurs.

Prodiges noirs esprits et magiques
acteurs.

LEWIS : ROMAN DU MOINE

I.

PARIS

PUBLIÉ PAR CHARLES LE CLERE,
RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

1838

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Préface

La Main vivante

Le Perroquet, ou le Magicien suédois

Monsieur du Château

L'Homme de la nuit

La Messe du mort

Une aventure de Louis XIV

Le contrat retrouvé

La Dame de nuit

Le Fantôme rancunier

La Damnation éternelle

La Fillette des marécages

Le Château de Montmaure, ou la Tour du Diable

Le grand Seigneur maudit

Les Deux Yeux

Histoire d'un Voleur mort, racontée par le mort lui-même à ses camarades

Une Aventure de garnison

FIN DU TOME I

S O U V E N I R S

D'UN

F A N T Ô M E

CHRONIQUES D'UN
CIMETIÈRE

Par le baron Lamothe-Langon.

Songes, devins sorciers fantômes
imposteurs.

Prodiges noirs esprits et magiques
acteurs.

LEWIS : ROMAN DU MOINE

II.

PARIS.

PUBLIÉ PAR CHARLES LE CLERE,
RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

1838

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Le Frère et la Sœur

La Fille des bruyères

Le Paysan et le Diable

Le Glas du clocher de village

Un récit de M. de Saint-Germain

La flatterie du Diable

Le Château du Diable

Les Apparitions d'un château

Les Visions du vieux château

Les Brigands et le Pèlerin du Crucifix

Le Vampire et la Police

FIN DU TOME II

PRÉFACE.

J'étais, l'hiver dernier, dans un château où chaque membre de la société racontait des histoires de revenants plus effrayantes l'une que l'autre : elles nous amusaient, sans doute ; mais le piquant de la nouveauté n'y était pas. Ces histoires étaient connues et légèrement rhabillées ; j'en fis la remarque.

Dans un coin écarté du salon, il y avait un petit monsieur tout ramassé, porteur d'une physionomie étrange, et aux vêtements encore plus singulièrement coupés. Il ne parlait pas, mais son sourire sardonique et son regard malicieux m'impatientaient. Je me faisais un vrai plaisir de l'embarrasser ; pour cela j'allai à lui, et prenant là parole :

« Monsieur, lui dis-je, il paraît que nos récits vous amusent peu ?

— Ce n'est pas faute, reprit-il, d'être pour moi de vieilles connaissances.

— Il est vrai, repris-je, que rien n'est nouveau sous le soleil, et peut-être pourriez-vous nous dédommager par quelque récit moins vulgaire ?

— Je n'en ferai rien, dit-il ; car on pourrait me punir d'avoir révélé des secrets qui doivent rester cachés entre les Adeptes.

— En seriez-vous un ? répliquai-je.

— Et quand cela serait, s'écria-t-il ? pourrais-je divulguer le mystère qui nous environne ? Mais, au demeurant, poursuivit-il, on peut, sans le trahir, vous apprendre beaucoup de faits curieux et piquants.

— Je ne demande pas mieux, et si votre complaisance le veut ainsi, je suis prêt à vous écouter.

— Monsieur, me dit l'inconnu, d'une voix sombre et sévère, prenez-y garde, ce ne sont pas jeux d'enfants : les histoires que j'ai à vous raconter sont toutes inédites, je les ai recueillies dans les archives des cours souveraines, dans les chartriers des couvents, des chapitres et dans ceux des principaux châteaux de la France et de l'Europe. Là se trouvent ensevelis des faits terribles, tragiques, singuliers. Le philosophe s'en moque ; mais de quoi ne se moque-t-il pas ? à l'entendre, il n'y a de vrai que ce qu'il peut comprendre. Hé ! que le cercle est borné de ce que l'intelligence de l'homme peut parcourir ! »

L'inconnu ou le vieillard ; en prononçant ces mots, y mit une solennité qui me frappa.

Je l'examinai avec plus d'attention, et son aspect, qui d'abord m'avait paru grotesque, me sembla vénérable. Lui s'était arrêté un instant, puis il poursuivit :

« Oui, le malheur de l'homme est de douter de tout ; l'orgueil vient de l'ignorance ; il pose des bornes à ce qui n'en a pas ; il nie ce qui sort des règles communes de la nature ; et pourtant, combien de fois la suprême intelligence a voulu communiquer avec nous par le moyen d'êtres surnaturels, ou les ombres de ceux qui furent nos pères. Tout le monde,

Monsieur, devrait avoir présents à la mémoire les quatre vers suivants de Voltaire :

Du ciel, quand il le veut, la volonté suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
Il prescrit à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

» En se bien pénétrant de cette maxime, on n'affecterait pas un scepticisme coupable. Faibles atômes, qu'il nous appartient peu de dire à la divinité les paroles qu'elle-même elle adresse à la mer : *Tu n'iras pas plus loin !* Cette folie est criminelle : aussi souvent est-elle punie ! que d'incrédules ont péri par des lois surnaturelles ! Il faut adorer, croire et se taire. Avec cela on est en règle et l'on ne craint rien. »

Le petit vieillard s'arrêta, il me parut grandi de plusieurs pouces, à tel point son propos me le rendit imposant. Je répondis par quelques mots inintelligibles.

Et lui alors : « Vous vous êtes approché de moi pour me tourner en ridicule : vous avez cru que je vous prêterais à rire. »

Je me récriai, et lui reprenant :

« J'ai dit vrai ; mais je vous pardonne. Trouvez-vous demain, à minuit précis, dans le cimetière de la paroisse (nous étions dans un endroit assez loin de Paris), là je vous remettrai le manuscrit qui renferme ces histoires merveilleuses, ces contes, comme il vous plaira de les appeler. Faites-les imprimer : elles profiteront à quelques uns ; elles amuseront le plus grand nombre. »

Ici la maîtresse du logis vint m'appeler. Il manquait un partenaire à une table de bouillotte. La galanterie m'obligea d'abandonner le petit vieillard et d'aller perdre mon argent, quoique j'en eusse peu d'envie. Tout préoccupé de ce qui venait de m'être dit, je ne donnai pas d'attention au jeu : aussi je fus bientôt décavé. Je désirais l'être, afin de revenir à l'Adepté, dont j'aurais voulu me faire un ami. Je le cherchai en vain. Il était disparu.

« Qu'est-il, demandai-je à madame de ***, notre gracieuse amphitryon ? »

— C'est un voisin, répondit-elle, qui ne fraie avec personne un ours mal léché, qui n'est venu ce soir que parce que mon mari l'a forcé dans sa tanière, et qui ne reviendra pas, parce qu'il s'est ennuyé avec nous, ce qu'il m'a fait entendre poliment. »

Je demandai son nom. On l'ignorait. C'est un voisin, ne cessait-on de me répéter.

— Mais, où demeure-t-il ? »

On ne sut jamais me le dire. J'admirai cette facilité d'aller à la recherche de gens qui ne se soucient pas de nous.

Le jour suivant, je le passai à la chasse. Nous retrâmes harassés. On soupa, on se coucha de bonne heure. Seul, je luttai contre le sommeil, ayant mon rendez-vous en tête. J'avais examiné le cimetière à la clarté du jour, et je l'avais trouvé accessible en plusieurs parties. Des brèches ouvraient la muraille. À onze heures trois quarts, portant une lanterne sourde, je quittai ma chambre. J'eus de la peine à réveiller le concierge ; il ne voulait pas ouvrir la grande porte. Je l'y

déterminai avec la clef d'or. Il dut passer le temps de mon absence en conjectures, déshonorant les jolies paysannes et toutes les dames huppées des environs. La nuit était superbe.

La lune brillait aux cieux, et néanmoins mon cœur battait, comme si j'eusse juste trouvé une procession de fantômes prêts à défiler devant moi. Je portai les yeux tout autour, et j'aperçus, à quelque distance, une figure immobile : je crus reconnaître mon vieillard ; je m'avançai : c'était lui en effet. Eh ! bon Dieu ! quel visage pâle, hâve !... les yeux caverneux ! toute une apparence de fantôme à faire frémir ! Je reculai d'un pas... ; il s'amusa de ma peur, il sourit : quel sourire effroyable ! Il tenait à la main un rouleau de papiers.

« Voilà, dit-il, ce que je vous ai promis... ; mais il ajouta : Les contes, et il appuya sur ce mot, les contes qu'il renferme produiront sur vous plus d'impression, si vous pouvez être convaincu de leur réalité.

— En vérité, repartis-je en l'examinant attentivement, le lieu où nous sommes, les impressions qu'il produit rendent crédule.

— Je gage, répliqua l'inconnu, qu'une apparition vous épouvanterait ?

— À dire vrai, j'aime tout autant les lire que les voir. »

Il leva ses yeux au ciel, croisa ses bras sur sa poitrine :

« Savez-vous qui je suis ? »

Et cela me fut demandé d'un son de voix si lugubre, que j'en fus terrifié !...

— Mais, dis-je, vous êtes un voisin.

— Oui ! dont la demeure est étroite et profonde !... Il y fait

froid, et on a le temps d'y réfléchir ! »

Voulant prendre le propos en plaisanterie, et persuadé que le malin personnage cherchait à m'intimider :

— À votre place, repartis-je, je la choisirais plus, agréable.

— Cela n'a pas dépendu de moi. Je suis venu m'y loger, parce que le temps d'en prendre possession était arrivé. Croyez-moi, réfléchissez à l'avenir ! L'heure à laquelle vous me rejoindrez sonnera bientôt, peut-être ; en attendant, vous pourrez vous vanter d'avoir connu le premier propriétaire du château que vous habitez. »

À ces mots, à la place du vieillard, je ne vis qu'un tas de linceuls funèbres et d'ossements disjoints, qui roulèrent çà et là. Pousser un cri, prendre la fuite, rentrer au château à me barricader dans ma chambre, fut l'affaire de peu d'instant. Là je m'évanouis ou m'endormis, je ne sais trop lequel : le lendemain, je trouvai sur ma table le manuscrit que j'offre au public. Le concierge prétendit ne m'avoir jamais ouvert la porte, et nul de la compagnie ne se rappela le maudit vieillard, dont je faisais le portrait. Je passais pour avoir eu un mauvais rêve.

La Main vivante.

Alzone, petite ville de France, est un chef-lieu de canton du département de l'Aude, situé sur la grande route de Toulouse à Montpellier ; c'est un lieu de passage, mais où les voyageurs s'arrêtent rarement. Au commencement du dernier siècle, un bon bourgeois y vivait fort à son aise, et, pour, cela seul, on lui supposait, une immense fortune : il s'appelait M. Revel. Sa famille se composait uniquement d'une nièce, jeune et jolie personne que les hobereaux de la contrée recherchaient, et que l'on accusait d'être fière, parce qu'elle ne s'empressait pas de faire un choix. Pendant une nuit d'hiver, M. Revel, qui avait l'habitude de se coucher de bonne heure, fut réveillé, vers les onze heures du soir, par un saisissement de cœur et une inquiétude vague dont il ressentait l'effet sans pouvoir en deviner la cause. Poussé cependant par une impulsion inconnue, et qui le dominait, il battit le briquet, se leva, s'habilla sans trop savoir pourquoi, et, se moquant de la faiblesse qui le rendait ainsi l'esclave d'une agitation sans objet.

Dans ce moment, il entendit un des chiens de sa basse-cour hurler d'une façon toute particulière. Il prêta l'oreille et crût distinguer, tout contre sa maison, des pas, et un bruit de voix étouffées.

Tout pique la curiosité dans une petite ville. L'heure était indue. On savait que, depuis quelques mois, une bande de voleurs, sous la conduite d'un ancien contrebandier, nommé Richard, désolait les montagnes Noires, les Corbières, la Malepeyre, trois appendices des Pyrénées. M. Revel prétendit que, puisqu'il avait quitté son lit, la prudence voulait qu'il visitât l'intérieur du manoir, afin de s'assurer si le domestique ou la cuisinière avait fermé soigneusement toutes les issues. Il mit sa chandelle dans une lanterne sourde et descendit à pas de loup l'escalier. Au premier palier s'élevait, sur un piédestal en marbre de Caunes, une statuette de la Vierge, objet de la piété d u maître du logis et des siens. Bien que M. Revel fut préoccupé, il ne négligea pas, selon sa coutume, de saluer profondément l'image révéree, et, cette fois, il ajouta à la formule d'ordinaire un *Ave, Maria !* qu'il achevait au moment d'entrer dans la cuisine.

Il a dit depuis qu'avant cette prière son esprit était sombre et lourd ; mais qu'aussitôt qu'il eut invoqué la très sainte mère de Dieu, quelque chose de fort et de lumineux se réveilla dans lui. Il regarda les objets avec plus d'assurance, et il eut plus de finesse dans son ouïe. Parvenu au milieu de la pièce, il s'arrêta, écouta, et, à sa surprise mêlée de terreur, il ne put douter que, du chemin qui longeait la maison, on ne travaillât à enfoncer le contrevent d'une fenêtre qui n'était pas fermée intérieurement. Il s'avança d'un pas rapide. Ses yeux aperçurent une petite hache, dont la cuisinière se servait pour couper les grosses branches de saule employées à allumer le feu. Il s'en saisit précipitamment, et à propos ; car un des ais du contrevent déjà écarté laissait passage à une main large et nerveuse.

M. Revel, écoutant son indignation, frappa d'un tel coup cette main ennemie, qu'il la détacha de son poignet et la fit tomber à l'intérieur. Un cri aigu, douloureux, prolongé s'éleva de la grande route ; des imprécations y répondirent. M. Revel cria aussi de son côté : Au voleur ! à l'assassin ! et, courant vers une pièce voisine, où des armes à feu étaient déposées, il prit un fusil à deux coups, et, par l'ouverture qui avait été faite, fit partir successivement les deux détonations.

Il n'en fallait pas tant pour jeter l'épouvante parmi les Alzonnais. Le domestique de M. Revel, sa nièce et sa servante se réveillèrent ; plusieurs voisins en firent autant. L'alarme tarda peu à se répandre dans le bourg. On sonna le tocsin. La maréchaussée, dont une brigade était en résidence à Alzone, accourut, et l'on poursuivit les brigands dans plusieurs directions, sans pouvoir les atteindre ; on les savait nombreux. Une trace de sang conduisit, le lendemain, jusqu'au bord de la rivière du Fresquel : mais là on la perdit entièrement.

Un tel événement fit grand bruit dans les sénéchaussées de Castelnaudary et de Carcassonne : les curés lancèrent des monitoires ; les espions se répandirent dans les diocèses voisins ; mais on ne put savoir ce que le mutilé était devenu. M. Revel conserva soigneusement la main, trophée de sa victoire, dans un bocal rempli d'eau de vie, et l'exposa sur le chambranle de la cheminée de son salon.

Quatre ans s'écoulèrent. D'autres événements avaient fait disparaître le souvenir de la tentative des voleurs qui, eux-mêmes, abandonnèrent la contrée. Vers la fin du mois de novembre, le soleil prêt à se coucher, voici un courrier extraordinaire, suivi d'un postillon, qui demande à la poste aux

chevaux le nombre d'attelages nécessaire pour les trois voitures du comte Marouski, grand seigneur polonais, qui, dangereusement malade, avait hâte d'aller coucher à Carcassonne. Le courrier ne laisse pas ignorer que son maître, très grièvement blessé à la main droite dans une bataille livrée aux Russes, allait à Montpellier, ville célèbre alors, surtout dans les fastes de la médecine, et où il espérait trouver du soulagement aux douleurs intolérables qu'il éprouvait.

À l'annonce du passage d'un aussi puissant seigneur, la majeure partie des habitants d'Alzone environnait la maison de poste : leur curiosité souhaitait se satisfaire par la vue du comte Marouski. Il arrivE enfin, on dételle les chevaux ; mais voilà que tout à coup Son Excellence éprouve une crise affreuse. Le chirurgien polonais qui l'accompagne déclare que le comte ne peut aller plus loin, et qu'il est indispensable de trouver à loger pour cette nuit dans Alzone.

On ne sait qui a désigné le logis de M. Revel, tant il y a que le premier écuyer du comte et le chirurgien viennent au maître et le prient d'accorder à Son Excellence l'hospitalité que plusieurs voisins offrent déjà. La vanité d'une part et la bienveillance de l'autre du riche bourgeois le rendent sensible à la préférence qu'on lui accorde ; et, tandis qu'il donne ses ordres à sa nièce, lui va au devant de l'étranger. À peine si celui-ci le remercie et le regarde, à tel point il souffre. Il est tout enveloppé de manteaux et de fourrures. On ne voit presque pas sa figure ; on n'aperçoit pas sa main droite. Il se dirige vers la maison de M. Revel, où arrive, en même temps que lui, le curé de la paroisse, prêtre et ami du bon bourgeois, auquel il aidera à faire les honneurs de sa demeure au magnifique

étranger. Celui-ci entre dans la salle de réception, vaste pièce à l'immense cheminée, où brûle un feu énorme. Le Polonais est couché sur un sofa de canne. Mais, tandis qu'on l'y accommode, ô surprise !... ô terreur !... le curé, qui, dans ce moment, jette un regard distrait sur le bocal de verre où nageait la main coupée du brigand, voit celle-ci frémir, s'agiter, se redresser et appuyer ses cinq doigts avec une telle apparence de force contre les parois du bocal, que le curé craint un instant qu'elle ne l'ébranle et ne le fasse tomber sur le plancher.

Ne pouvant se rendre compte d'un phénomène aussi inconcevable, et néanmoins, cédant à un instinct de prudence, le curé jette négligemment son mouchoir sur le bocal, l'enveloppe, le soulève, l'emporte avec lui et va le déposer dans une pièce éloignée.

Ce soin rempli, le curé, profitant du tumulte inséparable de l'entrée d'un tel personnage dans une maison, tire M. Revel à part et l'instruit de ce qui se passe. Celui-ci, non moins que l'homme de Dieu, ressent tout à la fois et surprise et terreur. Il se rappelle de quelle manière cette main est tombée en son pouvoir. Il compare ce fait à la blessure de l'étranger, et convient avec le curé des mesures de précaution à prendre, et combien il est nécessaire de se méfier du Polonais.

Douze domestiques, sans compter le chirurgien et le comte lui-même, forment la suite de l'étranger. Le comte, le chirurgien et deux valets de chambre doivent seuls coucher chez M. Revel. Le reste logera chez des voisins, ou dans la principale auberge d'Alzone.

Il est donc facile de le surveiller. Le brigadier de la maréchaussée, à qui on communique les mêmes conjectures,

partage l'opinion du curé, et déclare que la plupart des gens arrivés sont porteurs de physionomies atroces, et ressemblent plutôt à des mauvais sujets qu'à d'honnêtes personnes. Vers dix heures du soir, lui et ses cavaliers, armés jusqu'aux dents, sont introduits dans la maison par une porte secrète qui s'ouvre sur le jardin, et prennent position dans une chambre située en face de celle que le comte Marouski a voulu occuper avec son chirurgien et ses deux heiduques. Un corridor sépare les deux pièces. Ni M. Revel, ni sa nièce, comme on doit le croire, ne cherchèrent le repos pendant cette nuit. Un fait non moins étrange que l'était le reste les avait livrés à de sinistres terreurs : la statue de la Vierge dont nous avons déjà parlé, et sans qu'aucune personne l'eût touchée, à ce que l'on affirmait, venait d'être trouvée la tête tournée vers la muraille, tandis qu'auparavant elle regardait l'escalier. Le curé, instruit de cette particularité, ne douta plus que l'action de Dieu n'agît en cette demeure.

À une heure du matin, nulle rumeur n'avait encore troublé le silence de la maison. Mais alors les cavaliers de la maréchaussée, toujours aux aguets, entendirent distinctement qu'on se remuait dans la chambre des étrangers. Bientôt après, leur porte s'ouvrit, et le comte parut d'abord : lui, non plus embarrassé dans ses compresses et ses écharpes, mais, au contraire, à demi nu, tenant de la main gauche un poignard (car la droite manquait) ; ses compagnons le suivaient, armés aussi, éclairés d'une seule lanterne. Leur démarche était significative. À un signal donné par leur chef, les soldats de la maréchaussée firent feu, et les quatre brigands tombèrent roides morts sur la place. Au bruit de la décharge, les habitants d'Alzone, prévenus

à l'avance, s'emparèrent chacun du coquin qu'il logeait, si bien qu'aucun de la bande n'échappa. On eut l'idée de retirer la main du bocal et de l'approcher du cadavre du prétendu comte. Ô prodige !... la main s'élance du plat sur lequel on l'avait placée, et d'un bond va s'appliquer au moignon, où elle se rattacha si fortement qu'on ne put l'en séparer qu'à grande peine : on la réunit, on l'ajouta dans le tombeau, où tous ces scélérats furent ensevelis.

M. Revel, en reconnaissance de la protection du ciel, qui s'était si manifestement déclaré, fonda l'obit d'une messe en action de grâce. On la chantait encore à Alzone à l'époque de la première révolution.

Le Perroquet, ou le Magicien suédois.

La comtesse de La *** habitait ses terres dans le midi de la France, aux environs de Toulouse. Elle était jeune, régulièrement belle, et possédait cet esprit qui s'allie rarement à la beauté. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis son mariage sans qu'elle eût rempli son devoir d'aller à la cour présenter ses hommages à la famille royale. Son mari l'y amena en 1727. Louis XV était alors dans tout l'éclat de son adolescence ; mais trop jeune, il ne faisait qu'admirer les dames et ne les attaquait pas encore dans leurs vertus.

La comtesse de La ***, proche parente de mesdames d'Advizard et de Dreuillet, fut conduite par elles à Sceaux où madame la duchesse du Maine tenait sa cour privée, lieu célèbre dans les fastes de la galanterie littéraire, où les hommes et les femmes d'esprit aimaient à se montrer.

Les étrangers, distingués par leur naissance, se faisaient présenter à madame du Maine. Parmi ces derniers, on citait, à cette époque, un seigneur suédois, le comte de Røedernn, allié à la famille régnante ; fier de sa noblesse et de ses dignités, il y joignait les avantages d'une figure gracieuse et d'une amabilité qui en rehaussait le prix. Mais, tout à la fois impétueux,

opiniâtre, et dissimulé, orgueilleux outre mesure, superbe et violent, il ternissait par ses défauts la liste nombreuse de ses qualités.

Le comte de Røedernn tarda peu à distinguer madame de La *** ; elle était trop belle pour rester inaperçue, et il se hâta d'apporter son hommage à ses pieds ; mais il soupira en vain. L'austère vertu de la noble Toulousaine n'entendit pas ses soupirs et refusa d'admettre ses protestations. Il n'était pas accoutumé à une retenue pareille. Gâté par de nombreux succès, réussir lui semblait être un droit, et tout refus un outrage.

Cependant, malgré ses tentatives, ses plaintes, ses larmes, son désespoir mêlé de courroux, la comtesse de La *** ne changea pas de rôle, et, poussée à bout par ses importunités, lui défendit l'entrée de sa maison.

Jamais outrage plus sanglant n'avait été fait au Suédois présomptueux. Son amour-propre, si cruellement froissé, ne connut plus de bornes. Il se promit d'en tirer une vengeance éclatante. Mais qu'un amant est faible et qu'il y a de pouvoir dans la beauté qui l'enchaîne ! M. de Røedernn s'était cru libre par l'appel qu'il avait fait à sa fierté ; vain essai ! La première fois qu'il revit la comtesse de La *** chez la duchesse du Maine, il la vit si brillante, si radieuse, qu'il se sentit enflammé plus que jamais.

Il s'approcha d'elle, il tâcha de la fléchir ; mais elle, opposant un front dédaigneux à ses supplications, montra une volonté ferme de ne lui laisser aucune espérance. Le comte alors, ne mettant plus de borne à son impétuosité, se pencha vers elle, et à voix basse :

« Triomphez, madame, dit-il, jouissez de votre odieuse victoire, savourez-la ; elle doit vous être précieuse. Le vaincu n'est pas sans quelque éclat ; mais qui sait s'il ne prendra pas sa revanche et s'il ne se paiera pas en terreurs de votre part, des amertumes de ses angoisses ? Adieu, madame, je ne vous importunerai plus ; Vous apprendrez ce que peut un noble suédois outragé ! »

À ces mots, il se perdit dans la foule qui encombrait le salon, passa dans une autre pièce et délivra la comtesse de sa présence, qui réellement lui devenait importune.

Cette dame, néanmoins, aussi prudente que spirituelle, avait tu à son mari l'amour du seigneur étranger ; elle ne lui en parla pas davantage après la scène que nous venons de décrire, et elle fit bien, car le comte de La *** était ensemble jaloux et brave. Deux mois après, le comte et la comtesse quittèrent Paris et s'en revinrent au château de Beau..., où ils avaient l'habitude de passer l'été et l'automne. Un an s'écoula ; la comtesse avait perdu jusqu'au souvenir de M. de Rœdernn. Un vendredi, vers trois heures de l'après-midi, elle était seule dans le salon principal du château de Beau..., lorsque, du côté de l'occident, des sombres vapeurs s'amassèrent. Le ciel en fut couvert ; elles étaient lourdes et embrasées ; en même temps un vent impétueux s'éleva, sifflant d'une violence sans pareille, et emportant en tourbillons désordonnés la poussière, les herbes et les feuilles.

Les mugissemens de l'ouragan redoublaient ; l'air était entièrement obscurci, lorsqu'un des carreaux de verre de Bohême, qui garnissaient les fenêtres du salon, fut brisé en mille éclats, et si singulièrement, qu'il n'en resta le moindre

morceau attaché à la boiserie.

La comtesse, effrayée, tressaillit et se levait pour appeler ses femmes, quand un coup de tonnerre déchira la nue, et aussitôt s'élança du dehors, et, par l'ouverture qui venait d'être faite, entra un admirable oiseau, d'une grosseur peu commune, dont la tête était rouge, le cou nuancé de vert et de pourpre, les ailes d'un jaune éclatant, le ventre noir à reflets chatoyants, et la queue démesurément longue, ornée, de trois plumes vertes légèrement bordées d'aurore. Cet oiseau, qui s'appartenait à aucune nomenclature d'histoire naturelle, portait, au dessus de son bec, une aigrette blanche et sanguinolente. Jamais il ne fut plus bel et plus bizarre animal. Il sauta légèrement sur le parquet, tortilla, fit la roue, et par la gentillesse de ses manières et la richesse de son plumage, charma tellement la comtesse, qu'elle oublia l'orage dont elle avait eu tant de frayeur et qui continuait à gronder avec violence. Le comte d'abord, ensuite les personnes de sa famille qui étaient au château, ses gens enfin, furent tous appelés successivement pour admirer le nouveau venu. Il méritait les éloges qu'on lui prodigua, et l'on ne fut pas moins surpris de sa familiarité et de sa douceur que de sa beauté si remarquable. Depuis ce moment, il devint le favori de madame de La*** et ne la quitta presque jamais. Tantôt, il la suivait en marchant, tantôt il se perchait sur son épaule, tantôt il voltigeait autour d'elle, se montrant si familier, si apprivoisé, que la frayeur de le perdre cessa promptement.

La comtesse couchait dans un appartement particulier. On dressait tous les soirs, dans sa chambre, un lit pour sa camériste favorite. Deux bougies restaient allumées sur la

cheminée, où elles brûlaient, durant la nuit, jusqu'à leur entière extinction. Elles remplaçaient les veilleuses, et étaient de meilleur goût.

Un soir et selon l'usage encore ; deux autres bougies éclairaient la chambre de madame de La*** pendant qu'elle faisait sa toilette de nuit ; il y en avait donc alors quatre allumées. Madame de La*** les regardait machinalement, lorsqu'elle en vit une s'éteindre ; elle s'en étonna, car l'air était redevenu calme, et toutes les ouvertures se trouvaient fermées. Sa surprise augmenta quand la seconde s'éteignit, et, bientôt après, la troisième aussi.

À ce phénomène, une frayeur superstitieuse troubla la dame, elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Je meurs si l'on éteint la dernière. » La quatrième, qui déjà palissait, se ranima promptement.

Ceci, loin de calmer la peur de la comtesse, la porta au comble ; ses femmes n'étaient guère plus rassurées. On ralluma les bougies, on fit des prières, on aspergea la chambre d'eau bénite, et puis on se décida à se coucher.

Voilà que les rideaux du lit furent agités à diverses reprises et que les anneaux tintaient sur les tringles où ils étaient passés.

Pousser un cri, se pendre à la sonnette, fut l'effet d'un mouvement instantané. On accourut : la dame conta ce qui s'était passé ; on se moqua d'elle, c'est l'usage. Cependant ses gens la veillèrent, et rien de surnaturel ne la troubla pendant le reste de la nuit.

Elle se leva pâle et abattue. Le bel oiseau servit à la

distraire ; mais elle craignait la nuit suivante ; c'était à tort. Celle-là aussi s'écoula calme. Deux jours après, elle demanda une robe dont la nuance lui plaisait particulièrement. On ne put la trouver ni dans les armoires ni dans les laisses du cabinet, pas plus que dans les diverses commodes ou autres meubles où on fouilla avec soin. Chacune des femmes jura ses grands dieux de n'avoir point pris cette robe ; pourtant elle ne reparut pas.

Le même soir, il prit fantaisie à madame de La*** d'ouvrir le sultan dont on lui avait fait cadeau le jour de ses noces, et qui alors remplaçait la corbeille dont nous avons vu le règne finir de nos jours pareillement. De quel étonnement madame de La*** ne fut-elle pas saisie, lorsqu'elle y trouva sa robe tant cherchée le matin, mais coupée en un si bon nombre de petits morceaux, que le plus grand n'avait pas un pouce de surface. Il fallut s'émerveiller autant des heures qu'on avait dû employer pour consommer cette malice que du fait en lui-même. Il demeura inexplicable pour tous.

Une autre fois, madame de La***, en montant l'escalier, vit distinctement, au plus haut palier, une figure gigantesque vêtue de noir, qui lui fit un geste de menace et qui disparut en même temps.

Dès lors chacune de ses journées et presque toutes ses nuits furent troublées par des actes de sorcellerie dont elle ne se trouva pas libre, en venant passer l'hiver à Toulouse. Sa santé en souffrit, et sa beauté en diminua. La belle saison la ramena dans sa terre de Beau..., sans la délivrer d'une obsession qui variait de forme et qui, au fond, était la même. Les prêtres consultés n'avaient su que dire ; les prières, les cérémonies ordonnées par le rituel en pareil cas demeurèrent impuissantes.

Il y avait un an, jour par jour, que cela durait ; madame de La ***, le matin même, avait été effrayée par une vision non moins sinistre que les autres. Elle était dans son salon, où elle pleurait amèrement. L'oiseau favori folâtrait autour d'elle, quand, se rappelant que le pouvoir fatal qui la dominait avait commencé son influence à l'instant où l'oiseau s'était donné à elle, elle ne put s'empêcher de lui dire : « Méchant animal, si c'est toi qui m'as ensorcelée, je te déteste et, au nom de Dieu, je t'adjure de me délivrer de ta présence. »

À peine a-t-elle dit, que le carreau de verre qui remplaçait celui brisé un an auparavant fut également mis en éclats cette fois-ci, et l'oiseau, poussant un râlement horrible, se précipita par l'ouverture, déploya ses grandes ailes et disparut sans retour.

La comtesse a dit, depuis, qu'en ce moment elle fut comme éclairée, et qu'elle s'étonna de n'avoir pas plus tôt rompu le charme, en rapprochant la coïncidence de la venue de l'oiseau, et les prodiges qui s'y mêlaient. Par un mouvement machinal, elle ouvrit elle-même les trois grandes portes du salon, comme si une abondance d'air lui eût été nécessaire. Dans ce moment, par la porte du milieu, entra un chapeau de forme étrangère, à hauteur d'homme, et qui n'était appuyé sur rien. Ce chapeau allait et venait dans le salon, comme s'il eût cherché la comtesse. Elle, prosternée à genoux, implorait Dieu mentalement, car il lui était impossible de proférer aucune parole. Trois plumes vertes, et pareilles à celles de la queue de l'oiseau, ornaient la chapeau qui, venant droit à madame de La ***, achevait de glacer son sang, lorsqu'un coup de fusil, parti de la terrasse voisine, atteignit le chapeau de deux balles. Des

ruisseaux de sang en jaillirent ; on entendit le bruit d'un corps qui tomba ; et, lorsqu'on fut venu au secours de la comtesse, on la trouva évanouie, et tout auprès d'elle gisait la cadavre du compte de Røedernn.

C'était le garde-chasse du château, qui, traversant le parterre pour aller chasser au loup, avait aperçu la merveille de ce chapeau cheminant seul ; persuadé qu'il y avait là dedans de la diablerie, il n'avait pas hésité à faire feu. Le comte et la comtesse, étant les seuls qui connussent M. de Røedernn, surent sur ce point et laissèrent le pays dans l'ignorance complète de ce fait capital. On ensevelit le corps à la voirie, et la famille seule de M. et de madame de La *** fut instruite des détails consignés dans cette histoire et sur laquelle on n'obtint pas d'autres renseignements, la prudence n'ayant pas permis d'en écrire en cour ou en Suède.

Ainsi on ne put savoir que longtemps après l'inquiétude de la famille de Røedernn, touchant la destinée de son chef, qui avait disparu de Stockholm, sans que depuis on eût eu de ses nouvelles ; ceci coïncida parfaitement avec ce qui s'était passé dans le Languedoc et au château de Beau...

Monsieur du Château.

Dans le Roussillon, sur les bords de la mer, entre Salces et Perpignan, s'élevait le château Rollin, habité par l'ancienne famille de ce nom. De temps immémorial, un être surnaturel, lutin, fantastique, démon, y avait établi sa demeure ; il s'appelait *Monsieur* tout court, répondait à ce nom, et eût été blessé si on l'eût qualifié d'une autre manière. Nul ne pouvait se vanter de l'avoir vu en face ; mais on le rencontrait souvent enveloppé d'un manteau de taffetas noir, qui criait dans les ténèbres. Monsieur portait une vaste perruque. Il inspectait l'écurie, veillait aux chevaux, rossait les palefreniers qui ne les soignaient pas bien, et avait toujours quelque petit présent à faire à celui qui était intelligent et honnête. On l'avait vu souvent bercer les enfants en bas âge, mais toujours tourner le dos à ceux qui le regardaient. Monsieur allait et venait dans le château comme un habitué, on avait soin de lui livrer passage ; car, malgré ses gentilleses, il était capricieux à outrance. Il soufflait les lumières, jouait avec les bouteilles d'huile, faisait trébucher les gens dans les escaliers. Qui se fâchait était plus maltraité encore ; qui se montrait jovial en recevait toujours quelques petites douceurs. Les choses en étaient ainsi, et les habitants de Rollin, à peu près accoutumés aux malices du farfadet, ne s'en tourmentaient guère, et le bénissaient presque

d'avoir établi son séjour parmi eux.

Voilà qu'un soir on frappe à la porte du château, un moine se présente, sale, puant, laid à faire plaisir. Dans le Roussillon, on est très pieux, et chaque fois qu'un habitant de monastère y demande l'hospitalité, il est accueilli et bien traité. On donne à celui-ci une chambre où Monsieur faisait ordinairement ses ébats. Le moine se couche ; mais quoi ? il ne peut dormir : le lit a été semé de morceaux de vergettes coupées menu ; et puis, avec une seringue, on injecte sa barbe d'une telle liqueur, qu'il infecte ses proches voisins. Au point du jour, frère Hilarion se lève et se plaint de l'impiété des domystiques ; chacun se récrie, et tous, d'un commun accord, déclarent Monsieur coupable des faits et gestes dont les accusait le saint religieux.

« Un lutin ! s'écria le moine, un lutin ici, et on l'y tolère ! et on ne le chasse pas comme un misérable réprouvé qu'il est ! »

Il pérora tant, que le seigneur de Rollin consentit à ce que Monsieur fût exorcisé. Le père Hilarion, muni d'eau bénite, d'un goupillon, d'un crucifix, de trois cierges bénits, s'enferma nuitamment dans la chambre et commença ses opérations. Un bruit effroyable agita le château ; des cris lugubres, un fracas de chaînes se firent entendre. La voix du père Hilarion s'élevait par dessus, nul n'osait venir à son secours, car il l'avait sévèrement interdit. La nuit s'écoula dans l'effroi et l'attente. Le lendemain, le moine parut le froc déchiré, la figure égratignée, mais tenant à la main, et en trophée, la belle perruque de Monsieur, et son manteau de taffetas qui criait dans les ténèbres ; il assura avoir si bien accommodé le drôle qui, d'ailleurs, s'était vigoureusement défendu qu'onques il ne se représenterait dans le château de Rollin. Quoique ce fut

un allègement pour les habitants de cette forte demeure, il y en eut qui regrettèrent Monsieur ; plusieurs mois s'écoulèrent, un an même, et le follet ne se montrait plus, il était réellement en fuite. Cependant une jeune fille de service prétendit avoir vu rôder, à l'entour du berceau du dernier né, une petite créature chétive, la tête pelée, en chausses et pourpoint, mais sans manteau.

Quelque temps après, dans l'écurie, un palefrenier vit la même figure : « Oh ! oh ! oh ! Monsieur, s'écria-t-il ; c'est donc comme cela que le père Hilarion t'a accommodé ? »

Il en fit cent gorges chaudes : les rustres ne ménagent pas les infortunés. Le lendemain matin, le palefrenier ne se montrant point, on l'appela, il se taisait ; on se mit à la recherche, et on le trouva étranglé dans son lit.

La terreur se répandit dans le château, nul ne douta que Monsieur n'eût immolé ce drôle, pour se venger de ses railleries : dès lors on prit en haine le lutin ; on se munit de reliques, de chapelets, d'eau bénite, et on le poursuivit à outrance. Quelques soirs après, un des fils du seigneur, enfant âgé de dix ans, très précoce et d'une beauté peu commune, se montra pâle et soucieux. Sa mère le questionna ; l'enfant, avec un torrent de larmes, finit par lui dire qu'il avait vu Monsieur, qu'il l'avait vu face à face, dans le cours de la journée ; qu'il était laid à faire horreur, et qu'il lui avait dit :

« Je n'avais jamais fait de mal à personne du château ; on n'a pas eu pitié de ma misère ; on se rue après moi ; je quitte Rollin pour ne plus y revenir, et je n'en partirai pas seul : toi tu viendras avec moi. »

L'enfant acheva : qu'on juge de l'épouvante de sa famille. Cependant, on espérait encore ; car le petit garçon, quoique maladif, n'était pas en danger ; un médecin consulté, se moqua des terreurs de la famille : il répondit de la vie de celui qu'on croyait près de périr, et par là rassura complètement le seigneur et la dame de Rollin. On passa d'un excès à l'autre : les mauvaises plaisanteries recommencèrent sur le compte de Monsieur ; on siffla sa colère, on défia sa vengeance, et le reste de la journée s'écoula dans une sécurité d'autant plus grande, que le début avait été tourmenté. À minuit précis, un coup de tonnerre ébranla le château : des hurlements se firent entendre. Une voix effrayante cria : Adieu !... et alors même, l'enfant expira !... Depuis lors, Monsieur ne reparut plus au château de Rollin, ni dans les environs ^[1].

1. [↑] Cette anecdote se trouve tronquée dans *les Imaginations* de M. Ouffle ; elle est extraite d'une chronique originale conservée avant la révolution au monastère de la Grasse, ordre de Saint-Benoît, et situé dans les montagnes des Corbières, appendice de la chaîne des Pyrénées-Orientales. Ce volume précieux, est aujourd'hui dans la bibliothèque d'un ami de l'auteur ; c'est d'une mine aussi riche qu'il a tiré les contes fantastiques ou histoires réelles qui, dans ces deux volumes, se rattachent au midi de la France.

